

## Marie Darrieussecq : L'intensité

L'*intensité* : je me saisis avec bonheur de ce mot énigmatique, pour en discuter avec Ingo Schulze. Je ne sais pas bien ce qu'il veut dire, ce mot, mais je sais qu'il a un rapport immédiat, intuitif, avec notre activité d'écrivain. Et dans « activité » je ne veux pas dire métier ou occupation, mais acte, ensemble d'actes – du moins on peut l'espérer.

L'agriculture intensive s'oppose à l'agriculture extensive, voilà la première idée, saugrenue, qui me vient en pensant au mot *intensité* ; ou plutôt en contemplant le mot *intensité* sur mon écran d'ordinateur. Ces deux agricultures, leur différence m'a été enseignée à l'école, en classe de géographie. Surgissent dans ma tête des paysages : l'intensif, façon tulipes en Hollande, blé en Beauce ou vaches laitières au Pays Basque ; l'extensif, façon élevage en Mongolie : une vache, puis de la steppe, puis une vache. Ou plutôt un yack. Une bête immédiatement mystérieuse, inhabituelle pour moi : une vache à la Jules Verne, et pas les braves vaches de mon enfance.

Tout ceci me laisse perplexe, je vous l'accorde : l'intensité a un lien direct à l'écriture, mais c'est l'extensité qui me retient ici, dans la steppe, la solitude, l'aridité.

L'intensité est sans doute ce qu'il faut souhaiter une fois la phrase écrite : qu'elle soit lue dans un saisissement. Qu'elle soit, cette phrase, un éclair qui ouvre de nouvelles brèches dans le cerveau. Mais par ces brèches, je vois des yacks. Bon.

Je ne veux pas dire qu'il faut écrire sur les yacks et pas sur les

vaches. Ecrire sur les yacks et les yourtes, ou sur les amours impossibles d'un éleveur extensif et d'une agricultrice intensive, ça ne garantit pas un bon roman. Au rebours, on peut écrire sur les vaches et produire des éclairs. On peut créer une littérature « d'ailleurs » en parlant des vaches de Beauce ou des pissenlits de la lande de Lunebourg. Quand on écrit, on écrit toujours dans une langue étrangère (disaient Proust, et Mandelstam, et Danilo Kis, et bien d'autres). L'intensité littéraire n'a rien à voir avec l'exotisme, les bons sentiments, l'histoire qu'on raconte et le lieu où elle se passe. L'intensité a à voir avec la langue : avec l'invention d'une langue au coeur même de la langue. Mon écrivain allemand préféré, Arno Schmidt, a d'ailleurs écrit un livre qui s'appelle « Vaches en demi-deuil », livre intense même s'il parle de vaches (entre beaucoup, beaucoup d'autres choses).

Alors qu'est-ce que c'est que cette histoire de steppe, de yack et d'extensif ? Si l'intensité est ce qu'il faut souhaiter à la lecture de la phrase, il me semble que l'écriture, elle, se fait à l'extensif. Au mode extensif. Dans une sorte de steppe ou de landes mentales. Si la phrase est un saisissement, l'écrire demande au contraire à se dessaisir de tout, à commencer par soi-même.

Je ne m'assois pas en me disant : tu vas écrire une phrase intense. Je l'espère. J'essaie de la laisser venir. Je me lève. Je me fais du thé. Je regarde par la fenêtre. Je réponds même à mes mails. Je vais vous dire : j'ai la tête complètement vide. La Mongolie intérieure n'est pas plus vide que ma tête. De temps en temps, un yack y va paissant. Un cavalier surgit, mais je le laisse passer : trop cliché. Je suis la lente progression du yack. Sa digestion. Sa

rumination (je n'ai pas vérifié sur Wikipédia si les yacks ruminent, mais je pense que oui). Je divague auprès du yack, et je me laisse tomber dans le ciel vide.

J'écris de façon extensive, une phrase par ci une phrase par là. Si à la fin de la journée, j'ai écrit une demi-page, je suis assez contente. Demi-page par demi-page, de jour en jour, de retour en arrière en sauts dans le vide, ça finit parfois par faire des livres.

Mon extensivité est proche de l'extase. Une extase douce, un rêve éveillé plus proche du pas lent des ruminants que de la sublimité de Thérèse d'Avila. Mais je maintiens le mot extase : je suis en dehors de moi. Je deviens autre. Je ne pense plus à moi, à mes tracas, à mes joies, à ce qui m'entoure. Je suis dans la steppe de l'écriture. Mes molécules se disjoignent, mes atomes s'éparpillent avec les aigrettes des pissenlits. Ecrire est une intense expérience de l'extensif. On peut le dire plus simplement : je flotte. Je suis ailleurs, et j'y suis bien.

## Marie Darrieussecq : Die Intensität

*Die Intensität:* Ich ergreife voller Glück dieses rätselhaftes Wort, um es mit Ingo Schulze zu erörtern. Ich weiß nicht genau, was es bedeuten soll, dieses Wort, aber ich weiß, dass es einen unmittelbaren, intuitiven Bezug zu unserer Tätigkeit als Schriftsteller hat. Und mit "Tätigkeit" meine ich nicht Metier oder Beruf, sondern das Tun, eine Handlung, eine Summe von Handlungen – zumindest ließe sich das erhoffen.

Die intensive Landwirtschaft steht der extensiven Landwirtschaft gegenüber, das ist meine erste, reichlich alberne Assoziation, wenn ich an das Wort *Intensität* denke; oder vielmehr, wenn ich das Wort *Intensität* auf meinem Computerbildschirm betrachte. Der Unterschied zwischen diesen beiden Formen der Landwirtschaft ist mir auf der Schule im Erdkundeunterricht beigebracht worden. In meinem Kopf tauchen Landschaften auf: intensiv, wie Tulpen in Holland, Weizen in der Beauce oder Milchkühe im Baskenland; extensiv, wie Viehzucht in der Mongolei: eine Kuh, dann viel Steppe, dann eine Kuh. Oder vielmehr ein Yak. Ein augenblicklich geheimnisvolles Viech, ungewohnt für mich: eine Kuh wie bei Jules Verne, nicht wie die lieben Kühe meiner Kindheit.

All das hinterlässt mich perplex, gestehe ich Ihnen: Die Intensität steht in direkter Verbindung mit dem Schreiben, aber die Extensität hält mich hier fest, in der Steppe, der Einsamkeit, der Dürre.

Die Intensität ist sicher das, was man sich wünscht, sobald der Satz geschrieben ist: dass er ergriffen gelesen werden möge. Dass

dieser Satz ein Blitzschlag sein möge, der neue Breschen ins Gehirn haut. Aber durch diese Breschen sehe *ich* Yaks. Gut.

Ich will damit nicht sagen, dass man über Yaks schreiben soll und nicht über Kühe. Über Yaks und Jurten zu schreiben oder über die unmögliche Liebe zwischen einem extensiven Rinderzüchter und einer intensiven Landwirtin, das garantiert noch keinen guten Roman. Im Gegenzug kann man über Kühe schreiben und damit Blitze schlagen. Man kann eine "fremde" Literatur schaffen, auch wenn man von den Kühen der Beauce oder dem Löwenzahn in der Lüneburger Heide erzählt. Wenn man schreibt, schreibt man immer in einer fremden Sprache (sagten Proust, Mandelstam, Danilo Kis und viele andere). Die literarische Intensität hat nichts mit Exotik, guten Absichten, der Geschichte, die man erzählt, oder dem Ort, wo sie spielt, zu tun. Die Intensität hat mit der Sprache zu tun: mit der Erfindung einer Sprache im Herzen der Sprache. Mein deutscher Lieblingsschriftsteller, Arno Schmidt, hat übrigens ein Buch geschrieben, das "Kühe in Halbtrauer" heißt, ein intensives Buch, obwohl von Kühen die Rede ist (neben vielen, vielen anderen Dingen).

Was soll das also mit der Steppe, dem Yak und dem Extensiven? Wenn Intensität das ist, was man dem Satz beim Gelesenwerden wünscht, so scheint mir, dass das Schreiben extensiv geschieht. Im extensiven Modus. In einer Art mentaler Steppe oder Heide. Der Satz soll ergreifen, das Schreiben dagegen verlangt, alles loszulassen, zuallererst sich selbst.

Ich setze mich nicht hin und sage mir: Jetzt schreibst du einen intensiven Satz. Ich hoffe darauf. Ich versuche, ihn kommen zu

lassen. Ich stehe auf. Ich mache mir einen Tee. Ich sehe aus dem Fenster. Ich beantworte sogar meine E-Mails. Ich sage Ihnen: Mein Kopf ist vollkommen leer. Die Innere Mongolei kann nicht leerer sein als mein Kopf. Ab und zu zieht äsend ein Yak hindurch. Ein Reiter erscheint, aber ich lasse ihn vorbeiziehen: zu klischeehaft. Ich bin das langsame Voranschreiten des Yaks. Seine Verdauung. Sein Wiederkäuen. (Ich habe nicht bei Wikipedia überprüft, ob Yaks wiederkäuen, aber ich glaube ja.) Ich schweife in der Nähe des Yaks herum (und ab), und ich lasse mich in den leeren Himmel fallen.

Ich schreibe extensiv, einen Satz hier, einen Satz dort. Wenn ich am Ende des Tages eine halbe Seite geschrieben habe, bin ich ziemlich zufrieden. Von einer halben Seite zur nächsten, von einem Tag zum nächsten, von Rücksprüngen zu Sprüngen ins Leere kommt dann manchmal ein Buch dabei heraus.

Meine Extensität ist der Extase nahe. Einer milden Extase, einem Wachtraum, der den langsamen Schritten des Wiederkäuens näher ist als der Erhabenheit einer Theresia von Avila. Aber beim Wort Extase bleibe ich trotzdem: ich bin außer mir. Ich werde eine andere. Ich denke nicht mehr an mich, an meine Sorgen, an meine Freuden, an das, was mich umgibt. Ich bin in der Steppe des Schreibens. Meine Moleküle lösen sich voneinander, meine Atome verstreuen sich zusammen mit den Pustebäumen des Löwenzahns. Schreiben ist eine intensive Erfahrung des Extensiven. Man kann es auch einfacher sagen: ich schwebe. Ich bin in der Fremde, und dort fühle ich mich wohl.

Aus dem Französischen von Frank Heibert